Louis DELMER



LE FILS DU GRÉVISTE

Frontispice et Dessins
de CONSTANTIN MEUNIER

Gravure à l'eau-forte et dessins de fond
par Karl MEUNIER

CROQUIS DE MŒURS BELGES

1889

Société Belge de Librairie,
8, RUE DU TREURENBERG, BRUXELLES



LE

FILS DU GRÉVISTE

FRONTISPICE ET DESSINS
de Constantin MEUNIER

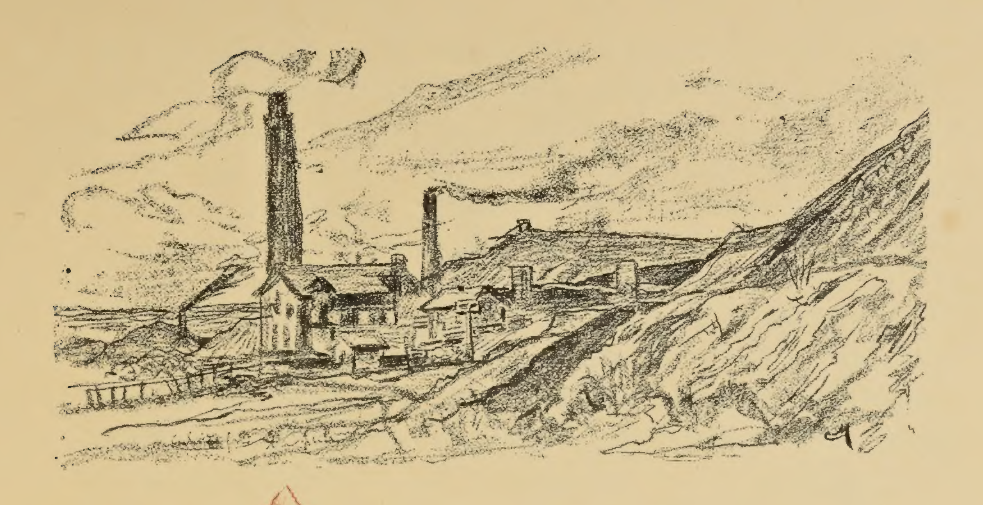
Gravure à l'eau-forte et Dessins de fond
par Karl MEUNIER

Croquis de Mœurs Belges
1889

Société Belge de Librairie,
8, rue du Treurenberg, Bruxelles



Imp. J. Bouwens Brux.



Ainsi que le soldat frappé dans la bataille,
Mon père, vieux Borain, est mort au champ d'honneur,
Tué par le grisou. . . . .

ANTOINE CLESSE. *(La Jeune Boraine.)*

En 1886, de nombreuses et sanglantes grèves éclatèrent subitement dans notre petite Belgique, jadis si paisible.

Le Borinage, le pays de Liège et celui de Charleroi, ces centres industriels où la population ouvrière est des plus denses et des plus malheureuses, furent, à cette époque, les principaux théâtres de la lutte entre le capital et le travail.

La grève, cette vipère qui se retourne contre le sein qui l'a réchauffée et fait de l'ouvrier, lui-même, sa première victime, sévissait à la fois dans toutes ces parties de notre pays et était accompagnée, comme il arrive trop souvent, d'actes de violence regrettables.

Pour arrêter les progrès du mal qui, petit à petit, s'étendait comme le feu du vitriol flétrissant ou anéantissant tout ce qu'il touche, on eut recours à la force armée.

Dans de bien tristes moments, l'ouvrier et le soldat, ces

deux grands soutiens de nos sociétés modernes, ces deux âmes nobles et généreuses, ces deux frères qu'un héroïsme égal anime au devoir, furent opposés l'un à l'autre.

Le sang coula et le rétablissement de l'ordre coûta la vie à plus d'un malheureux égaré. La loi victorieuse planta son drapeau ensanglanté au milieu d'une hécatombe fumante de pauvres victimes.

La justice frappa d'arrêts sévères plusieurs de ces ouvriers, dont l'intelligence peu développée, n'ayant su résister à de criminelles provocations, les avait laissés en proie aux sentiments troublés et aux impulsions irréfléchies de cœurs honnêtes mais indignement trompés.

A Cuesmes, commune boraine populeuse, où la grève avait sévi avec toute la violence d'un fléau, un petit garçon couvert de haillons, un de ces petits êtres qui, de prime abord, excitent l'intérêt et imposent la sympathie, le jeune Colas Duclos assistait au catéchisme pour se préparer à sa première communion.

Dès le premier jour, l'attention du curé fut attirée sur Colas par une navrante singularité.

Il était difficile d'expliquer la présence des grosses larmes qui, tremblantes et furtives, tombaient silencieusement des yeux noyés du petit borain.

C'est chose pénible que de voir des larmes rouler sur une figure franche et ouverte, embellie par de purs reflets d'innocence et de candeur et qui semble n'avoir été créée que pour sourire au bonheur.

Les anges pleureraient-ils donc aussi ?

Ah ! l'enfant, cet être si joyeux par lui-même, cette vision du ciel, qui rafraîchit le vieillard et l'homme fait, leur procure un renouveau de forces en les faisant revivre au souvenir de leur passé, l'enfant, dis-je, doit souffrir bien fort pour pleurer ainsi dans le silence, et le mal qu'il ressent doit être bien cruel !

Ces pleurs attendriraient les cœurs les plus durs.

— Pourquoi pleures-tu, mon ami ? lui demanda le curé.

— Jè n'sé nié..., répondit Colas de sa voix franche,



mais que les larmes rendaient hésitante.

— Serais-tu malade?

— Oh! noufra...

Et le pauvre petit, se voyant l'objet des regards attentifs de tous ses compagnons,

. . . . . . cet âge est sans pitié,

se tut, devint tout rouge et cacha son visage humide dans ses deux mains, calleuses déjà. Il étouffait un soupir.

Le prêtre n'insista pas, se proposant de reprendre sa compatissante enquête dans un moment plus opportun, après le catéchisme.

Rien n'est aussi absorbant qu'une première leçon de catéchisme, c'est un va et vient continuel. Le curé ne sait où donner de la tête.

Quand l'heure de la sortie fut venue, Colas s'en alla ainsi que ses camarades et personne ne pensa plus à lui.

Le dimanche suivant, Colas pleurait encore. Le curé le retint après les autres, à la sortie de l'église.

— Pourquoi donc es-tu toujours si triste, mon enfant? lui demanda-t-il.

— Ah! monseu l'curet... et un sanglot arrêta le reste de sa phrase sur ses lèvres.

Le prêtre essaya de calmer Colas, il le caressa sur la joue et, lui prenant paternellement les deux mains, il continua l'interrogatoire.

— Souffrirais-tu des yeux?

— Oh! noufra. Mais c'est despu l'djou qu'on z'a pris m'paufe pâ que mes yx braïent-té toudi. Il î si bon, m'brafe pâ, eyet nos l'veyions si voltie à no maiso!

— On a pris ton papa?... Qui?

— Qui ça?... Des laids démons d'capiaux. I r'chennent-té, comme deux gouttes d'euw, auxé méchants sôdarts qu'ont tiré tant de cops de fisique après m'pâ eyet ses amisses, ado qui n'volunent-té pu dequind à fosse. In djou, au nûte, què nos s'tunent-té resteindus su no litte, i aboulent-té à no maiso, i buquent-té à l'huche à tout rinvierser; m'man s'lèfe pou daller vir. Avé des visâges dè diales, i broquent-té tout enne in côp ch'quà delez m'pâ qu'î coutché, et i l'forcent-té à fouté l'camp. M'pâ edvient blanc comme enne quémige eyet i s'jette à g'noux su l'tierre in leu disant : « N'm'arrêtez nié comme in voleu, j'vos in supprie... Euchez pitié d'em' paufe feume eyet d'mes p'tits jambots.... Si faut què j'm'invache, qui donc qui leu baillera à minger? I n'ont rié fait, j'crache em' filet!... »

Ah! monseu l'curet, qu'c'î trisse dé vir m'paufe pâ braire in s'escoitant.

« Mets tes maronnes eyet t'jupon, » qui li dirent ces vilains gas, in li loyant ses pougnets, et i fouttent-té l'camp avé li l'long du grand quemîn.

Tout pou l'heu, m'man dèvenoit tout routche à force dè braire eyet crier : « I n'a rié fait! leyé-le tranquile! »

Mes deux p'tités masœurs, avé mi, disiont l'même, mais les monvais gas n'ascoutiont rié. Mi, j'm'avos cramponné, adon, comme in cat à l'gambe dè m'pâ, on m'a ramassé su l'quémîn. In rintrant à no maiso, j'ai veyu m'man staurnée su l'grand litte ousqu'elle coutche avé m'pâ; elle avoit s'visache tout blanc eyet ses yx clos, comme no visenne quand elle a moru; mes deux p'tités masœurs tiriont m'man pa s'jupe in pestélant, mais elle ne bougeoit nié. Quô veyant, j'ai eu peu d'enne saquoi, comme ej sus l'pus vi, j'mai foutu à braire, margré que j'boutois pou nié braire. J'ai baillé enne baise à m'man qu'î si bonne et à mes deux p'tités masœurs; j'arois volu les saulager, mais j'brayais toudi. Et v'là toute l'histoire, tenez, monseu l'curet.

Pauvre petit Colas!

Le bon curé était profondément ému, et deux grosses larmes, après s'être promenées longtemps sur ses joues, allèrent se perdre dans les plis de sa vieille soutane.

Colas avait raconté l'arrestation de son père avec une ignorance naïve. Ce départ violent et douloureux de son « paufe pâ » était pour lui une énigme. Il ne savait pas que son père avait été signalé comme un des principaux grévistes et que la justice l'avait appelé, pour lui demander compte d'actes coupables commis, presque inconsciemment, dans des moments de surexcitation, alors que le pain manquait au logis.

Toutes les preuves les plus concluantes accablaient le malheureux ; la condamnation était inévitable.

Aux angoisses d'une brusque séparation, le désespoir allait succéder ; la honte était sur le point de s'asseoir au foyer de l'ouvrier borain et d'imprimer son stigmate sur le front d'une honnête femme et d'enfants innocents !

Chose effrayante que cette responsabilité du chef de la famille ! Solidarité terrible pour tous que celle de la vie !

Dans un moment d'entraînement et de passion, le chef de la famille s'est oublié ; répudiant un passé tout de travail et de sacrifice, il a voulu rejeter le joug ; il s'est écrié : « Ma femme et mes enfants ont faim et moi pourtant je travaille. Mon travail est pour le riche et lui seul en profite. Cela n'est pas juste, cela doit changer. Hier, j'étais esclave, aujourd'hui, je veux être maître !... Il me plaît d'agir à ma guise !... Je ferai ce que je veux !... Je suis le chef, cela me regarde, moi seul !... »

Malheureux ! Insensé ! Non, cela ne regarde pas que toi seul ! Cela regarde aussi et surtout ceux que tu aimes et qui t'aiment ! Il ne t'appartient pas d'amasser sur leur tête des tourments

et des angoisses. Cela regarde ensuite la société elle-même, à laquelle tes erreurs, dignes de la plus grande pitié, arracheront un cri de douleur, de compassion, mais non de pardon !

Bien que cette société égoïste, vivant de ton travail qui multiplie sa fortune, ne fait pas pour toi, pauvre paria, tout ce qu'elle doit, est-ce ta révolte qui la rendra plus humaine ? As-tu oublié que le Christ a souffert pour toi et plus que toi ; qu'il était innocent, lui ! Plus tu seras misérable par la faute des hommes, plus tu lui ressembleras !

A la demande du curé, la mère de Colas vint au presbytère.

C'était une de ces femmes du peuple chez lesquelles le cœur et la piété élèvent l'intelligence.

Jeune encore, son visage qui naguère avait dû être beau, était aujourd'hui marqué de l'empreinte sacrée de la douleur.

— J'dois r'prinde Colas du catéchîme, no dallons quitter l'indroit. Mes paufes jambots, on les moute déjà au doëgt. Bé long de dci, près d'Chaleroet, j'viquerai sins qu'on l'seuche, j'gagnerai leu miche sans ette honteuse. Drouci, monseu l'curet, j'n'ose pu même sorti pou daller à l'fontenne queri no n'euw, d'peu d'ette emarvoyée. Droulà du moinsse, tansse qu'i n'sera nié condamné, li, les gins dè dci n's'occuperont pu d'nous.

La désolation de cette femme si noble et si fière dans son humiliation, toucha le cœur du prêtre et augmenta chez lui le regret de voir s'éloigner cette famille qu'il aimait.

La famille Duclos était partie depuis un mois et déjà son souvenir était presque effacé à Cuesmes ; on ne parlait plus d'elle, si ce n'est toutefois au presbytère.

La femme du gréviste écrivit au pasteur, joignant à sa lettre un billet que lui avait envoyé son mari. Il avait été condamné à dix mois de prison.

La bourgeoisie qui, dans nos cours d'assises, a entre ses mains la fortune, la vie et l'honneur des accusés, affolée et craintive avait voulu faire un exemple et s'était montrée sévère ; l'ingrate !

C'était elle, cependant, qui par son incrédulité et son égoïsme avait jeté dans le cœur de ce brave ouvrier le désespoir et la colère.

Le malheureux borain, désolé, désespéré, exigeait que Colas quittât immédiatement le catéchisme, ne voulant point que son fils fît sa prémière communion, lui absent et gémissant sous les verrous. Il suppliait sa femme, malheureuse confidente de ses peines, de ne point le déshonorer aux yeux de ses enfants en leur révélant l'affreuse vérité. Il lui suggérait de répondre aux questions indiscrètes, — et Dieu sait si l'on en fait! — qu'à la suite d'engagements contractés, il avait été obligé d'aller travailler hors du pays, pour longtemps.



La mère de famille devait désormais pourvoir seule au pain de ses enfants. Élevée à l'école du travail, la courageuse femme travaillait le jour pour les autres, la nuit pour elle et ses enfants. Dans sa dure existence, toute de privations et de souffrances, elle était soutenue par la force supérieure que la nécessité et l'amour donnent aux âmes généreuses : le dévoûment!

Tous les mois arrivait une lettre du prisonnier :

« Çu qui m'fait l'pus d'peine, lui écrivait-il, c'est dè n'nié pouvu ouvrer pou gaigner vo paing. L'sien què j'mainge ci, c'est à force d'avoir brai d'sus què j'peux l'avaler, et co bé dur est-i!

» Dis tes priéres, m'paufe feume què j'aime, ouais, dis tes priéres, pou què jé n'mouriche nié drouci dins les guignons d'infier què j'souffe et qui m'rongent-té! »

Sur ces entrefaites, des mutations eurent lieu dans le clergé

du Hainaut et par une de ces dispositions de la Providence, attentive aux nécessités de tous, des petits surtout, le bon curé de Cuesmes fut transféré à Jumet, près de Charleroi, village où la femme du prisonnier et ses trois enfants s'étaient réfugiés, tremblant devant le déshonneur.

Le petit Colas ne tarda pas à entrer au service d'un charbonnage voisin pour y faire des courses ; un borain veut toujours tenir de près ou de loin à la fosse.

En 1887, seulement, il se prépara à faire sa première communion, à laquelle assisterait son père qui, pour lors, devait avoir terminé son engagement à l'étranger.

Le jour de la solennité religieuse, le matin très tôt, un enfant radieux, vêtu tout de neuf des pieds à la tête, sonnait au presbytère. Il tenait la main d'un homme dont le regard brillant, les paupières enflammées et les joues creuses sillonnées par des rides précoces annonçaient de longs jours passés dans les pleurs.

— V'ci, m'pà ! dit Colas au curé.

Le curé s'avança vers le père de Colas ; il lui prit les deux mains et, avec bienveillance, le regarda longtemps sans parler.

Que d'éloquence dans le silence de ces regards ! Le cœur que la charité avait sanctifié sympathisait avec le cœur que la souffrance avait lacéré.

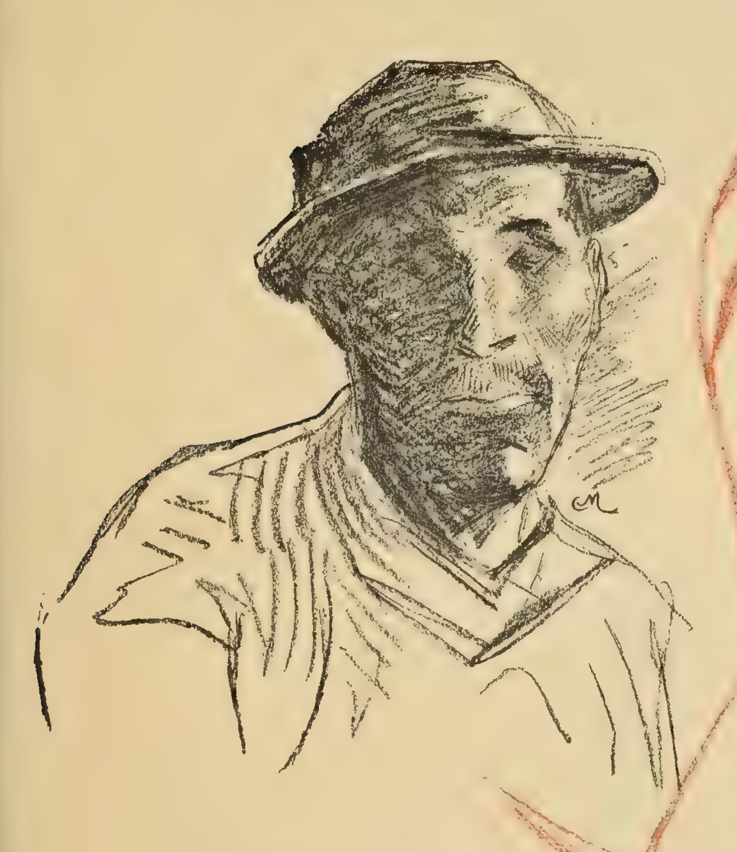
Une étreinte fraternelle unissait le prêtre et le prisonnier d'hier, tous deux, enfants d'un même père !

L'amour et la reconnaissance, ces vertus qui font des héros, se donnaient en spectacle à l'âme de Colas, qui allait recevoir son Dieu !

Grâce au curé, l'ouvrier borain, qui avait été, d'une part, victime des impulsions de son cœur qui, si souvent, avait saigné sous l'étreinte de la misère, d'autre part, la dupe de conseils malveillants et de lâches excitations, retourna de nouveau à la fosse, et y retourna sans honte, parce qu'il n'avait pas failli à l'honneur.

A côté de la réhabilitation de l'homme devant Dieu, combien est satanique l'œuvre du monde !

Le malheureux qui, excité par des passions communes à tous, poussé par ce qui l'entoure, aveuglé par ceux qui devraient l'éclairer, a commis des fautes que l'ignorance et tant d'autres circonstances rendent parfois excusables, tant qu'il échappe à la flétrissure des lois, on le comble d'éloges, on l'applaudit, on l'exalte, on le pose en héros!... Mais que la justice humaine intervienne, qu'elle scrute les actes de cet égaré et qu'elle lui applique les terribles stigmates du moindre de ses arrêts, aussitôt le monde fait volte-face; il se lève contre sa propre victime, il l'accuse, la condamne, la foule aux pieds et l'accable de ses outrageants mépris!



Aux coupables adulations d'hier, de lâches trahisons ont succédé!

D'un autre côté, voyez cette fille de Dieu, la charité. Voyez-la, comme elle se multiplie pour suffire à tous les besoins, à tous les dénûments, à toutes les souffrances morales et physiques! Pure et rayonnante, elle descend jusque dans les cachots infects de la maison de force! Aux flétris par la justice des hommes, elle accourt tendre sa main sans tache! Aux désespérés par l'égoïsme des grands, elle apporte l'espérance! Aux brisés par la haine des méchants, elle rend la force! Elle fait mieux : aux cœurs atteints par l'infamie légale, elle rend l'honneur!

Le coupable reconnaît ses fautes, il s'en repent et en reçoit le pardon.

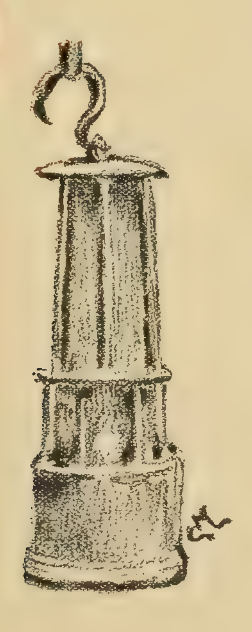
Dès ce moment le criminel, réhabilité devant Dieu, redevient digne de diriger l'innocence conservée, parce qu'il est, lui, l'innocence reconquise!

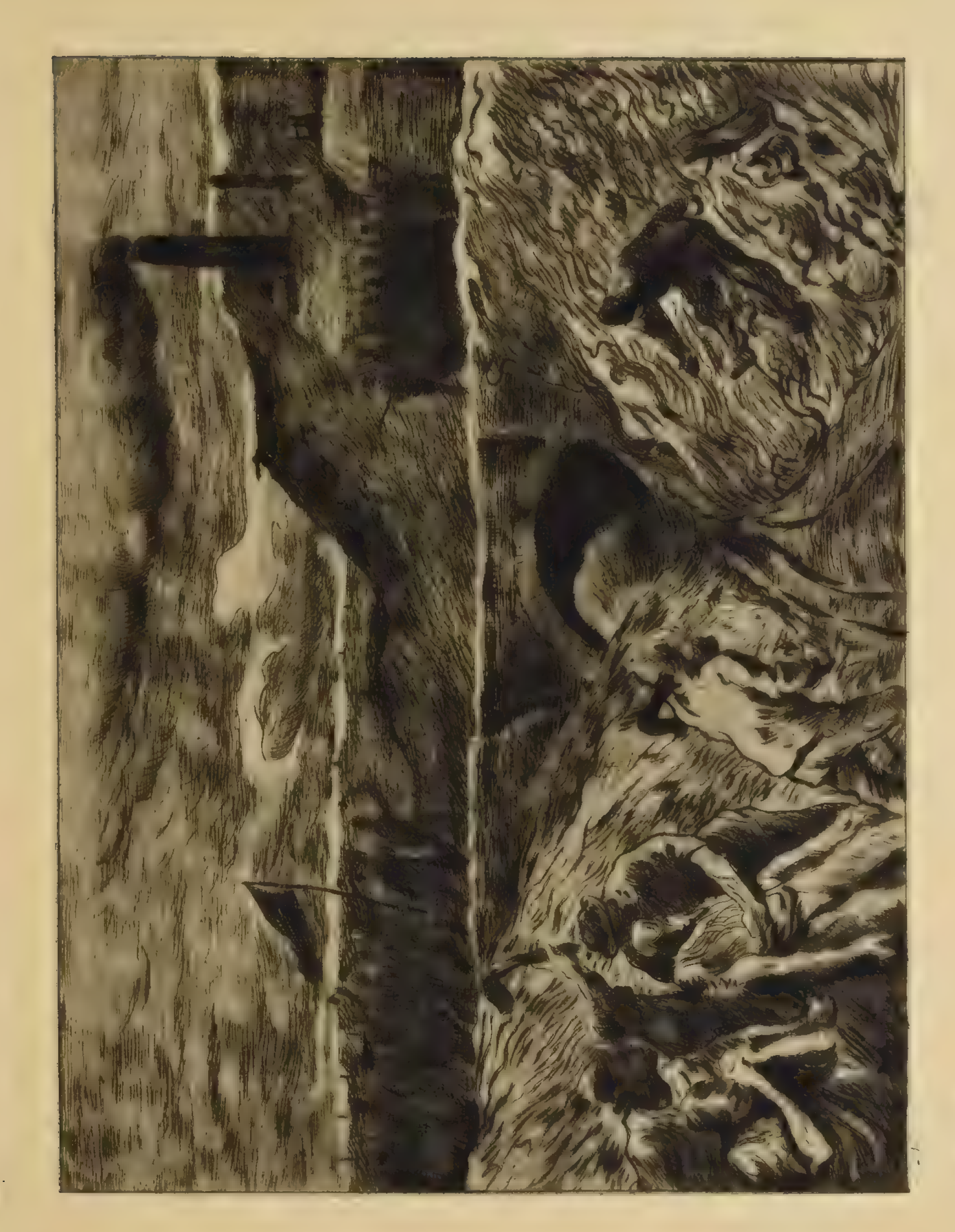
Et cette réhabilitation, il la demande pour ceux qui, l'ayant accompagné dans le mal, n'ont pas encore répondu à l'appel du devoir.

Ce sont les Marie-Madeleine et les Pélagie qui, pour nos esclaves modernes du vice, demandent grâce et pardon!

C'est comme un acte nouveau ajouté à la grande et divine tragédie du Calvaire, qui, à la face du même monde égoïste, s'est déroulée sur le Golgotha!

C'est le bon larron qui, pour le mauvais larron, implore le Christ mourant pour eux!





Achevé d'Imprimer

par la Maison L. Bourlard

pour la Société Belge de Librairie

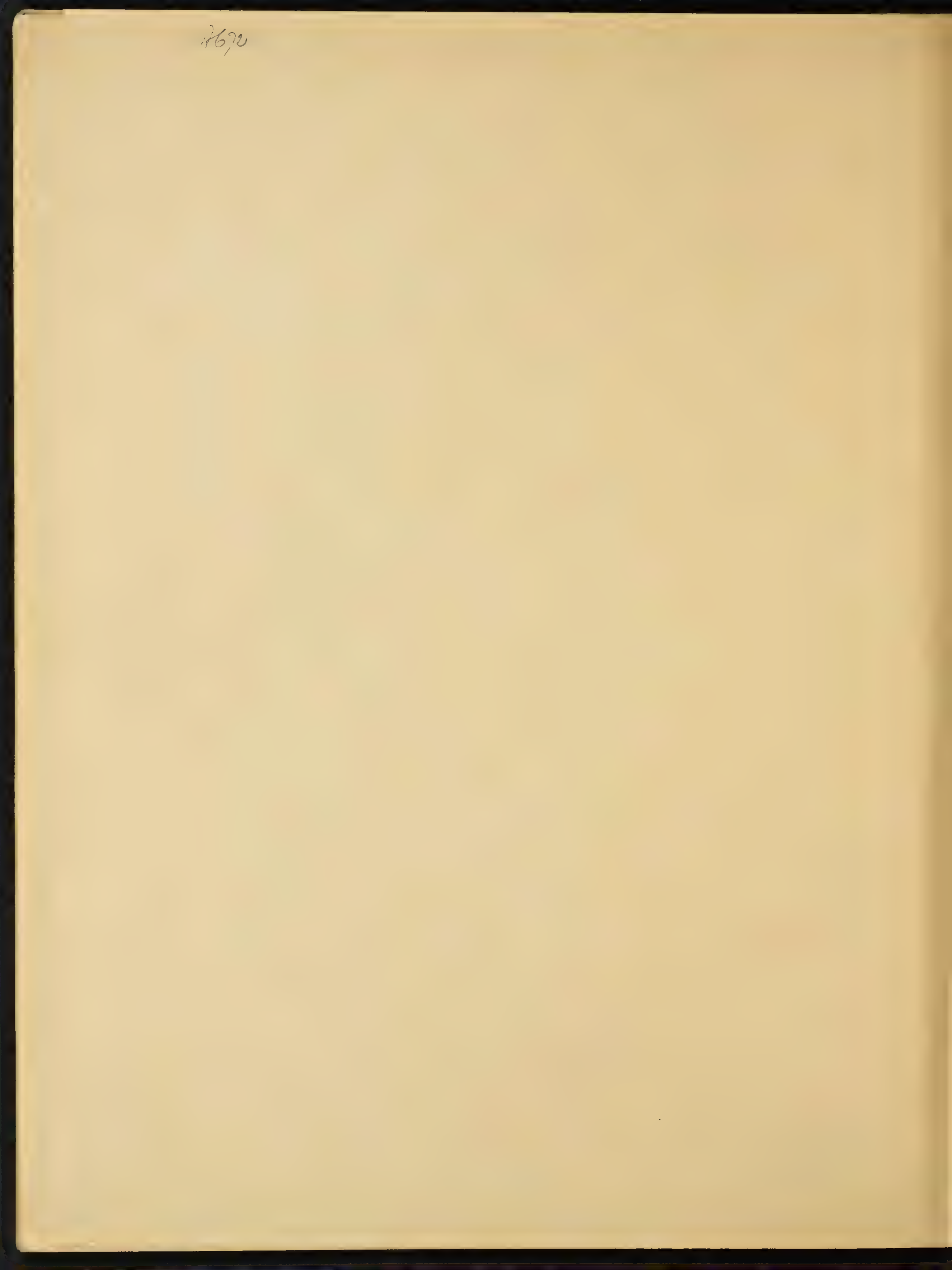
le 25 Aout 1889.

Il a été mis en vente :

Dix exemplaires, numérotés à la presse et signés par l'auteur, sur japon, avec double suite de l'eau-forte en noir et en sanguine (nos 1 à 10). . . . . 15 francs.

Nonante exemplaires, numérotés à la presse et signés par l'auteur, sur opaline double (nos 11 à 100). 5 francs.

Exemplaire No 5




LUMEN
RECTIS